

Commentaire par Suzanne Tremblay*
du film
La jeune fille à la perle
(Angleterre/Luxembourg, 2003),
réalisé par Peter Webber
à partir d'un roman de Tracy Chevalier
projeté à Montréal, le 5 mai 2006.



Delft, 1665. - La jeune Griet est engagée comme servante dans la famille du peintre Jan Vermeer. Peu à peu, le maître s'intéresse à la jeune fille charmant, sensible et douce. Le désir monte en silence, sur fond d'une vie familiale et conjugale contraignante.

Vermeer et la pénétration du regard ¹

Basé sur le roman de Tracy Chevalier "*La jeune fille à la perle*"², ce très beau film de Peter Webber nous transporte au XVII^e siècle, plus précisément en 1665, année où Vermeer a peint ce célèbre tableau. Surnommée "La Joconde du Nord" à cause de l'aura de mystère qui s'en dégage, cette toile est considérée par plusieurs critiques comme l'une de ses plus belles œuvres. C'est sans doute ce caractère énigmatique du tableau qui a inspiré à Tracy Chevalier cette très belle œuvre de fiction autour de la jeune fille qui aurait servi de modèle au peintre.

* Suzanne Tremblay est psychologue et psychanalyste, membre de la Société psychanalytique de Montréal.

¹ Ce texte reprend certains éléments d'un commentaire présenté au ciné-club de l'APPQ.

² T. Chevalier (2002) *La jeune fille à la perle*. Folio

Le film est lui-même conçu comme une succession de tableaux. Au début, l'aube se lève sur la ville de Delft, la lumière afflue doucement et illumine les façades des maisons, glisse sur les toits de la ville, joue sur l'eau verte des canaux, pénètre en douceur le monde clos de l'atelier. La lumière occupe une place importante dans l'œuvre de Vermeer. Sculptant le monde et les objets, elle donne aux couleurs leur plénitude, aux formes leur intensité. Chez Vermeer, " choses et êtres, toute matière et toute chair sont étamés avec un même et unique amalgame: la lumière"[...] Lumière, éblouissement des fronts tournés vers ce dehors tout bruissant d'or et d'infini[...] La lumière, en silence, meut les âmes... comme l'amour les cœurs."³

Tout comme le roman éponyme, le film nous raconte l'histoire d'une jeune servante émerveillée devant cet univers qu'elle découvre et partageant avec le peintre une même sensibilité, un même amour des couleurs et de la forme. Cette union est sous-tendue par le désir, comme nous le laissent entrevoir très habilement les jeux de regards, les frôlements, les émois contenus. Le désir, on le devine dans le suspens de la parole, du geste, on l'aperçoit dans l'effleurement du regard, il nous foudroie, nous saisit quand le regard devient pénétration, comme dans la scène des cheveux, scène éminemment sexuelle.

Dans la scène finale, un flot de lumière pénètre dans la pièce. Ici, la lumière révèle, elle se fait conscience. On y voit le tableau achevé. Une jeune fille tourne son visage vers nous. Ses cheveux sont recouverts d'une étoffe bleue qui lui ceint le front, et d'une autre, d'un jaune vibrant, comme une coulée de lumière. À son oreille, l'éclat d'une perle. Ce que la femme de Vermeer voit alors, en découvrant le tableau, ce n'est plus la servante mais la femme révélée par le regard amoureux du peintre. C'est alors qu'elle s'écriera, en larmes: "C'est obscène!"

³ S. Germain (2004) *Ateliers de lumière*. Desclée de Brouwer.

Au-delà de l'histoire que nous raconte le film, c'est l'univers du peintre que celui-ci nous invite à pénétrer, espace clos de l'atelier qui n'est pas sans évoquer celui de l'analyse, où le regard de l'artiste se porte - se déporte - sur les visages et les objets et permet d'apercevoir ce qu'ils recèlent de mystère, d'inconnu. Il en est des images pour le peintre comme des mots pour l'analyste. Déplacer son regard sur le monde, pénétrer le visible pour qu'il nous livre sa part d'inconnu, n'est-ce pas la tâche essentielle de l'analyste?

Perles, coffrets, miroirs, aiguères, tissus, instruments de musique, cartes géographiques, tous les objets qui sont à sa portée lui servent à composer un tableau, à figurer cette chose qui n'a pas encore trouvé à se dire et qui, là, trouve sa forme. Ces objets sont autant de brèches par où s'infiltrer une autre scène. Ils font mémoire.

Absorbé dans son silence, le peintre regarde la jeune fille. Portée par ce silence, une vision émerge. L'invisible palpiter derrière le monde fini, opaque des formes et des couleurs. Visible toujours peuplé d'absences, d'échos venus du passé. Vermeer ne raconte pas, écrit Sylvie Germain, il présente. Son œuvre est une vision qu'il ressasse sans cesse. L'objet du désir, n'est-ce pas toujours l'objet retrouvé, mais sans cesse échappé ? Une quête dont l'objet reste à jamais insaisissable ?

"L'artiste hollandais, nous dit Claudel dans *L'œil écoute*, c'est un œil qui choisit et qui saisit." Chez Vermeer, cette écoute du regard est poussée à sa limite. Par son regard, c'est le visible que le peintre tente de pénétrer, jusqu'à frôler l'intérieur et là, toucher au mystère... C'est là tout le génie de Vermeer. C'est ce que découvre la jeune fille lorsqu'à la fin, elle lui dit: "Vous avez lu en moi!", à la fois troublée et ravie.

Il faut du temps, beaucoup de temps parfois pour s'imprégner des sensations, se perdre en elles, y puiser, de façon à ce que la pensée soit un prolongement de la main qui peint ou qui écrit. On dit de Vermeer qu'il peignait très lentement.

Bien que l'ensemble de son œuvre ne comprenne que trente-six peintures, Vermeer est reconnu comme l'un des plus grands peintres du XVII^e siècle. Plusieurs de ses tableaux mettent en scène des jeunes femmes lisant, écrivant ou jouant d'un instrument de musique, leur regard perdu dans quelque rêverie; pour la plupart, ces scènes se déroulent dans un univers clos, probablement l'atelier du peintre, où la source de lumière provient d'une fenêtre située à gauche. La même scène semble se répéter de toile en toile. Les joueuses de virginal, de flûte ou d'épinette tournent leur visage vers la lumière qui les invite au songe, comme si "tous les portraits de jeunes filles peints par Vermeer n'expriment rien d'autre que ce très calme et très profond étonnement"⁴ face à l'ailleurs, à l'inconnu, au mystère.

Ces portraits sont empreints d'une telle nostalgie! On dirait des "Vierges sages qui font patience, qui font la pause au bord de l'inconnu et de l'inespéré."⁵ Toutes ces jeunes filles, musiciennes ou servantes, se tiennent immobiles, en un frêle suspens du désir, "à l'orée de la lumière et du mystère du monde". Suspendues dans leur immobilité, elles semblent habiter un temps autre.

Dans un très beau texte où il fait référence au petit pan de mur jaune de la *Vue de Delft* rendu célèbre par Proust, Jean-Claude Rolland⁶ parle du temps de la composition, chez Vermeer, "comme le temps même de l'inspiration, un moment régressif analogue à celui de la formation du rêve, au cours duquel l'esprit du peintre joue de sa perception comme d'une remémoration [...] dans ce visage tourné vers nous et dont la grâce est comme tendue par une éperdue quête d'amour, nous

⁴ S. Germain, *op.cit.*

⁵ S. Germain, *op.cit.*

⁶ J.C. Rolland Un petit pan de mur jaune. In *Parler avec l'étranger*. Gallimard, NRF, 2003.

revient, comme un fantôme, la figure d'un objet de l'enfance, aimé, et perdu, et tragique."

La voie est si ardue qui conduit au-delà du visible, de l'opacité du monde et des choses, qu'il faut peut-être sans cesse s'y aventurer, comme l'artiste réapprendre à peser le poids des regards, des paroles, des gestes, des traces inscrites dans la chair. Il faudra emprunter un long détour, disait Freud, "pour restituer au mot au moins une partie de sa force magique d'antan."⁷

Le désir inconscient, nous rappelle Jean-Claude Rolland⁸, n'est pas le simple héritier du désir infantile. Tout désir tient sa puissance de ce désir-là auquel, au fond, nous ne renonçons jamais. Peut-être est-ce ce qui a foudroyé Bergotte, le personnage de Proust, devant la toile de Vermeer.

« Bergotte ne sortait pas de chez lui, et quand il se levait une heure dans sa chambre, c'était tout enveloppé de châles, de plaids, de tout ce dont on se couvre au moment de s'exposer à un grand froid [...].⁹ » Un jour, nous raconte Proust, Bergotte quitte sa chambre pour aller à une exposition d'art hollandais. Devant la *Vue de Delft*, il est saisi par une émotion violente. Son regard reste fixé sur un détail du tableau: un petit pan de mur jaune. « Dans une céleste balance lui apparaissait, chargeant l'un des plateaux, sa propre vie, tandis que l'autre contenait le petit pan de mur si bien peint en jaune. Il sentait qu'il avait imprudemment donné la première pour le second. » Bergotte s'effondra. Il était mort. Mais Proust d'ajouter « Mort à jamais? Qui peut le dire? »

Folie d'une lucidité trop vive et soudaine? Qui a su déceler l'immensité dans le détail, l'éternité dans l'instant? La *Vue de Delft*, nous dit Sylvie Germain "est un

⁷ S. Freud (1890) Traitement psychique (traitement d'âme) in *Résultats, idées, problèmes I* 1890-1920. PUF.

⁸ J.C. Rolland, *op.cit.*

⁹ M.Proust (1954) *La Prisonnière, À la recherche du temps perdu VI*. Gallimard, 1967

miroir où la ville se mire pour y saisir, non le reflet de sa propre beauté mais celui, infini, de l'invisible[...] Elle est un voyage dans l'immensité close au cœur de l'apparence, une lente dérive dans les remous de l'immobilité, un embarquement de l'instant pour l'absolu et pour l'éternité."¹⁰ Est-ce devant cela que Bergotte fut pris de vertiges avant de s'effondrer, alors qu'il n'avait cessé de répéter "Un petit pan de mur jaune avec un auvent, un petit pan de mur jaune..."

"Je ne suis plus à moi. Je suis un fragment de moi conservé dans un musée abandonné", écrit Pessoa ¹¹.

Une œuvre d'art résiste au temps lorsqu'elle touche à la fois au plus intime et à l'universel à l'intérieur de nous. Peut-être qu'au fond, ce portrait de jeune fille n'exprime-t-il qu'un profond étonnement face à l'ailleurs, à l'infini du mystère, "étonnement qui ne parvient pas à s'animer en une question précise: il demeure éblouissement, écoute et songe."

Toute l'œuvre de Vermeer, nous dit Sylvie Germain, "est arrêté au bord du visible". À la lisière de la nuit, elle convoque l'invisible, nous invite au songe. Dans cet espace, nul ne meurt jamais. Il ne serait pas surprenant d'y retrouver Bergotte.

Suzanne Tremblay

¹⁰ S. Germain. *op.cit.*

¹¹ F. Pessoa (1984) *Fragments d'un voyage immobile*. Gallimard.